

L'Éducation nationale, en France, a maintenant son monstre du Loch Ness : les sections d'éducation professionnelle. Les journalistes qui ont pris contact avec les inspections académiques pour localiser les dites sections sont revenus avec une réponse identique : elles existent mais il est difficile de dire où elles fonctionnent réellement. Il y a des projets qui s'évanouissent, des sections qui ressuscitent et beaucoup de noms de baptême distribués généreusement. En clair, cela signifie que le chômage des jeunes va continuer, qu'on n'a rien à leur proposer mais bientôt beaucoup à leur reprocher car plus que jamais l'oisiveté reste la mère de tous les vices.

L'ÉCOLE

ET

L'ENTREPRISE

par

R. UEBERSCHLAG

Les enseignants accusent. C'est leur devoir. Mais qu'avons-nous fait pour clarifier les problèmes? Rien que la lecture de ces deux mots placés côte à côte : « l'école et l'entreprise » nous hérissent. Ceci ne nous concerne pas. Nous sommes techniquement en deçà, spirituellement au-delà. C'est affaire de gouvernement.

Cela est vrai mais un gouvernement ne peut prendre en considération que des vœux qui s'insèrent exactement dans l'activité de la nation, activité présente ou future. Il nous appartient à nous, de concert avec les économistes, les ingénieurs, les représentants du monde du travail, d'imaginer des solutions à court et long termes. Les enseignants ne font-ils pas souvent de l'attentisme parce qu'ils refusent de voir au-delà de la tâche quotidienne : la classe à préparer, les copies à corriger? Leur imagination concernant la modernisation de l'enseignement a des pudeurs de jouvencelle, leur influence sur la masse et tout d'abord les parents est insignifiante. Ce n'est pas le moindre mérite du mouvement Freinet de

n'avoir jamais dissocié les responsabilités professionnelles et politiques de l'enseignant. La liaison entre l'entreprise et l'école sera un des problèmes les plus importants de la génération à venir. Les textes seuls n'y peuvent pas grand-chose. Il faudrait une totale transformation des mentalités comme en accouchent non sans peine les révolutions. A ce titre l'expérience des pays socialistes est significative. L'URSS après cinquante ans, la République Démocratique Allemande après vingt ans, en sont encore aux périodes d'essai. Leurs problèmes sont exactement les nôtres et malgré des moyens exceptionnels, ni l'une ni l'autre n'estiment avoir réalisé le vieux rêve de Lénine : l'éducation polytechnique.

Lénine et l'éducation polytechnique

En France on connaît Tolstoï, Makarenko, mais le nom de Nadeshada Konstantinowna Krupskaja (1869-1939) n'évoque rien. Cette pédagogue pourtant fut non seulement pour Lénine une compagne et une camarade de combat mais influença de façon décisive la pédagogie soviétique. C'est elle notamment qui ouvrit par un exposé resté célèbre (*La reconstruction de l'économie et l'éducation polytechnique*) le premier congrès consacré à l'éducation polytechnique en 1930. Ses œuvres complètes en 11 volumes viennent d'être publiées en URSS et vont l'être en Allemagne.

Les idées de Lénine sur l'instruction du peuple avaient été proclamées avec fermeté au premier congrès pan-russe, en août 1918, qui fit le procès de la culture bourgeoise et décida d'une éducation libératrice. Mais son souci premier était d'éduquer les adultes. Il fallait sans délai toucher les masses,

les entraîner, les faire émigrer de la passivité à l'initiative. Travail énorme, surhumain, compte tenu du chaos consécutif à la guerre mondiale puis à la guerre civile.

Une de ses idées de génie fut de ne pas chercher à replâtrer le présent, mais à voir grand et loin : la Russie devait devenir une nation industrielle. Son ordre du jour concernant l'électrification des campagnes est resté célèbre. Krshihanowski était l'auteur d'un projet raisonnable. Lénine ne s'en déclara pas satisfait : « *Camarade, j'ai une idée. L'électricité doit être propagée. Comment? Non par les paroles, des instructions, mais par l'exemple. Qu'est-ce dire? Le plus important, c'est de rendre ce projet « populaire ». Ton plan doit en faire mention tout de suite : chaque maison de l'Union soviétique sera électrifiée. Il nous faut 20 peut-être 40 millions d'ampoules. Nous ne les avons pas. Des câbles, des isolants, etc. : nous manquons de tout. Il faut organiser un concours, stimuler l'initiative : faire tailler des poteaux (indiquer la manière), faire fabriquer des isolateurs (il y a de nombreux ateliers de céramique), ramasser du cuivre pour les fils, organiser des cours. D'abord éclairer les salles de lecture, les salles de soviets (2 lampes) (1)... »*

Pour Lénine l'éducation polytechnique des adultes se confondait avec la disponibilité active du militant communiste : « *Le travail communiste au sens précis du terme, c'est un travail non payé dont on fait profiter la société, non pour remplir un devoir, non pour avoir droit à certains produits, non en fonction de normes ou de gratifications*

(1) *Œuvres de Lénine, Edition Dietz, Berlin 1962, volume 35, pages 442-443.*

mais par habitude de travailler au bien commun, par la conviction (devenue habitude) de la nécessité du travail pour la réalisation de l'épanouissement social, par un besoin biologique de travailler, signe d'un organisme sain » (2).

La conception polytechnique du travail est ainsi vécue avant d'être pensée dans la mesure où le groupe social, en période de crise ou de reconstruction, invite les individus à faire face à des tâches multiples, concertées, en opposition à la débrouillardise individuelle. Mais ce travail n'est ni dépannage, ni bricolage. La salle de cours est à côté du chantier.

Éducation polytechnique et technologie

Depuis quelques années, une discipline nouvelle a été introduite dans l'enseignement français : la technologie (par abréviation de l'expression plus précise d'initiation technologique). Elle paraît répondre au besoin qui se fait sentir partout d'établir au moins mentalement un pont entre l'école et la profession. Son organisation ménage les susceptibilités sociologiques et corporatives. Elle est réservée à l'enseignement moderne (les latinistes n'ont pas de temps à perdre à cela !), elle se refuse à empiéter sur la formation professionnelle (le technique et la profession y veillent), elle est hautement irréaliste et platonique, sans contact réel avec les travailleurs (le danger, ce n'est pas le capitalisme, l'économie libérale basée sur la concurrence mais l'Homme avec une majuscule) :

« Le propre d'une réflexion humaniste sur l'objet est de déterminer sa valeur par rapport à l'homme. Dans la mesure

où l'objet est détourné de sa destination première de service, il s'aliène. Ce qui arrive quand il devient matériel d'oppression. Mais c'est la faute de l'homme qui le destine mal...

« A quoi cet objet sert-il ? » n'est donc pas la question honteuse (sic !) si, par delà l'utilité immédiate, l'on discerne dans quel réseau de fins plus lointaines il doit s'insérer...

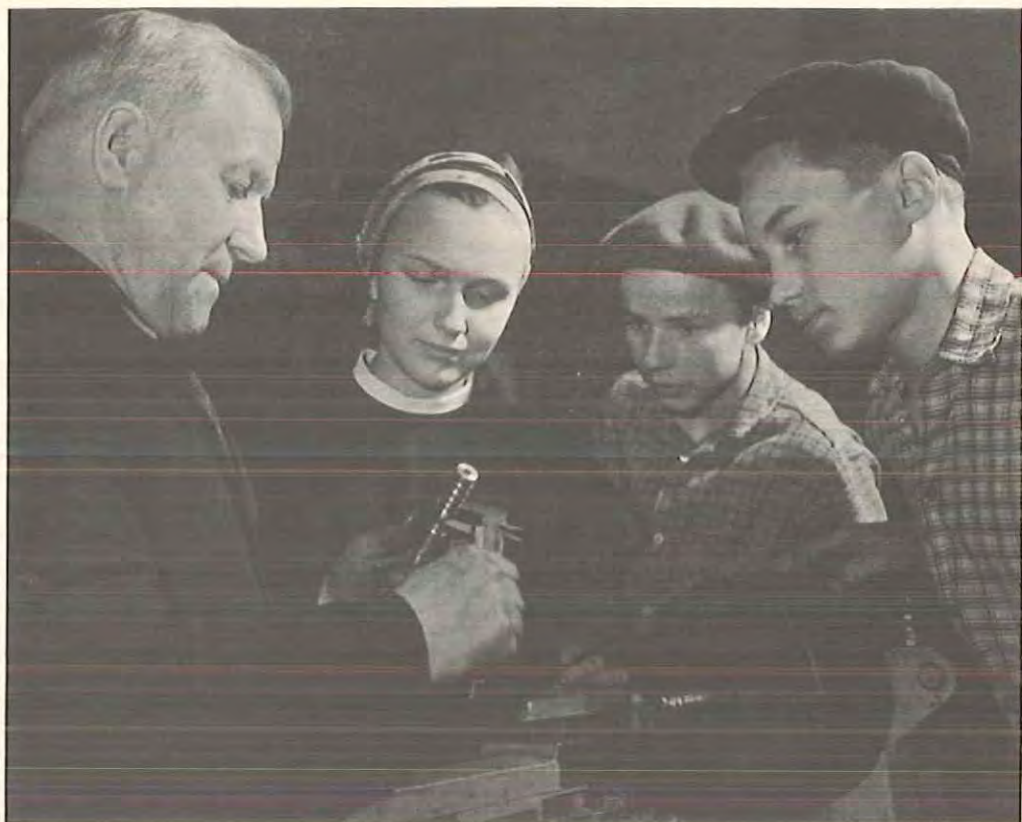
C'est donc bien à une prise de conscience humaniste que nous conduirons nos jeunes élèves, s'ils pressentent que ce milieu technique, selon le degré de compréhension qu'ils en ont, peut devenir entre leurs mains un moyen de servitude ou d'accomplissement. » (3)

Nous sommes là aux antipodes de la conception socialiste qui n'imagine pas le monde du travail comme un univers hostile prêt à vous écraser mais comme un milieu humain dans lequel la solidarité domine, milieu non séparé des autres dans la mesure où toute activité (les jeux des enfants, le travail ménager de la mère) peut être assimilée à un travail si l'éducation y pourvoit. Il n'est donc pas étonnant que pour N.K. Krupskaja, la première démarche en vue de fonder l'éducation polytechnique est de toucher les parents, puis les ouvriers :

« Si nous voulons introduire l'éducation polytechnique, il nous faut écrire aux parents, aux ouvriers et aux ouvrières pour leur démontrer qu'elle a sa place chez les enfants de très bonne heure. Il nous faut repenser l'éducation dans les jardins d'enfants et vérifier comment on peut intéresser les enfants à la technique ; il nous faut revérifier les

(3) Henri Giriat, *Réflexions sur l'objet technique*, Education Nationale 12 janvier 1967.

(2) *Même ouvrage*, volume 30, page 511.



Travail pratique à l'école secondaire n° 273 de Moscou

Photo A. Vorotynski

programmes de l'école de 4 ans et de l'école de 7 ans et même les activités extra-scolaires.

L'initiation à un métier peut être professionnelle ou polytechnique. Ainsi nos filles pourront apprendre à coudre et devenir habiles en refaisant cent fois le même type de boutonnière. On peut même les faire travailler à des machines différentes. Ceci, c'est de la formation professionnelle.

Mais on peut lier cet apprentissage à une étude précise des matériaux et des

machines : les différentes aiguilles pour coudre la soie, le drap, l'alène pour le cuir, l'impossibilité de coudre du papier, du bois et l'usage dans ce cas de la colle et des clous. On peut les faire travailler seules, en groupe, selon un rythme vif ou lent. Alors, on peut parler d'approche polytechnique.

Naturellement cette dernière façon de procéder demande des maîtres qualifiés, capables d'analyser des activités complexes et de les lier à des mécanismes simples. Aussi s'en tenir aux outils élémentaires, c'est se limiter à l'artisanat.

Mais faire visiter des usines modernes, c'est, à l'opposé, organiser une excursion sans profit. D'où la solution proposée : éduquer chez les élèves la capacité d'approcher avec un esprit curieux une nouvelle machine en ayant le sentiment de sécurité que donne la reconnaissance de mécanismes et de fonctions. C'est cela faire de l'éducation polytechnique ». (4)

Freinet et l'éducation polytechnique

Est-il besoin de déduire de ce qui a été exposé ci-dessus que la pensée de Freinet et celle de Krupskaja sont très voisines en ce qui concerne une éducation par le travail ?

A Vallouise, il y a 25 ans, Freinet achevait d'écrire l'ouvrage qu'il a tout entier consacré à ce problème et qu'il intitule *l'Education du Travail*, œuvre écrite d'une traite, sans subdivisions en chapitres, comme un long plaidoyer. S'agissant d'éducation des enfants, il y apportait une nouvelle classification des jeux : ceux, nuisibles, car ils font piétiner ou régresser les enfants (puis les adultes) : les jeux à gagner, les jeux-haschich, et les autres à qui le calme, le sérieux confèrent la valeur d'un travail (un enfant qui construit une hutte par exemple). Enfin certains travaux sont si parfaitement adaptés à la mentalité et aux possibilités des enfants qu'ils ont l'impression qu'ils correspondent chez eux à un besoin organique.

Freinet, comme Krupskaja, tient fortement à cette notion de « sens organique du travail » : « Je dis bien : le sens organique, pour distinguer cet état de fait de ce qui n'est qu'explications, que justification philosophique et morale de la notion humaine du travail ». (5).

Ce faisant il prend ses distances par rapport au scoutisme qui s'attarde trop facilement dans le jeu-travail parce que la vie urbaine a sevré les enfants et les adolescents de ces travaux-jeux, dans un cadre naturel si familier aux enfants de la campagne. Il s'oppose également à l'ersatz constitué par les séances de travaux manuels formelles et artificielles. Toutes les activités de la vie devraient se faire avec le sérieux d'un travail et l'aisance psychologique et corporelle d'un jeu : « Si, de très bonne heure... l'enfant peut se livrer à des travaux-jeux ; si toute son éducation, toute sa formation — familiale, scolaire, sociale — toute sa vie sont centrées sur le besoin, sur la nécessité de ce travail-jeu ; s'il en tire les plus délicates et les plus ensoleillées de ses jouissances, le jeu gardera alors pour lui sa valeur accidentelle de substitut ou de détente, mais c'est la fonction travail qui illuminera la vie, lui donnera harmonie et équilibre, suscitera une conception nouvelle des rapports sociaux, une philosophie et une morale qui ne seront plus intellectuellement abstraites de la condition humaine mais apparaîtront comme la subtile émanation d'un ordre nouveau fondé sur la dignité et la splendeur du travail. » (6)

(4) *Nadeshda Konstantinowna Krupskaja*, 1929, *Œuvres complètes II*, pages 206-207. *Volk und Wissen Volkseigener Verlag*, Berlin, 1966.

(5) C. Freinet : *L'Education du Travail*, (Delachaux-Niestlé) p. 200.

(6) *Même ouvrage*, p. 201.

Les difficultés actuelles de la formation polytechnique dans les pays socialistes

Or, si l'éducation par le travail déborde les séances de travaux manuels et d'apprentissage au niveau des adolescents, qui doit donner la formation polytechnique? Cette question fondamentale n'a pas encore trouvé de réponse satisfaisante car ni l'école, ni l'entreprise ne semblent préparées à ce rôle et encore moins à collaborer ensemble. Pour pouvoir agir de concert il faudrait qu'un objectif commun les unisse : il n'existe pas, tant est lourd encore le poids des mentalités. L'école est obnubilée par ses programmes et ses examens, la profession par le rendement et les prix de revient. L'idéal communiste, comme tout idéal, est dévoreur de générosités en un temps où l'habitude de penser rationnellement et scientifiquement élimine la notion de sacrifice et refroidit l'exubérance populaire.

Tantôt les gouvernants ressentent la cassure entre l'école et les travailleurs — et les textes conseillant les séjours à l'usine prennent alors de l'importance — tantôt on redoute d'être dépassé dans le duel mondial et on accentue la formation théorique, la sélection, et inévitablement les distances sociales.

L'idéologie s'essouffle et ne s'alimente plus qu'à des ferveurs internationalistes : le Viet-nam, la révolte des Noirs, etc. Il faut des dirigeants hors-série pour allier l'enthousiasme agissant sur les masses à la lucidité des planificateurs.

Une étude récente de Hans Dahlke fait le point sur la situation de la formation polytechnique dans l'école n° 330 de Moscou et quelques écoles de

Léningrad, ces dernières jumelées avec l'usine « Elektrik ». (7)

L'originalité de cette usine tient au fait suivant : de même que dans des écoles on tend à aménager des ateliers répondant aux normes industrielles, dans cette entreprise on a conçu les postes de travail de façon à permettre aux élèves un travail réel, progressif, coordonné à celui des adultes.

Ce qui a fait le succès de cette opération, c'est que d'emblée les brigades scolaires ont été mises en compétition avec les ouvriers. Non seulement pour le rendement aux pièces mais aussi pour les propositions de modernisation. Trois idées ingénieuses provenant de ces jeunes ont été retenues par le conseil d'usine, entraînant une économie annuelle de 500 roubles (env. 2 500 F). L'une d'elles, mise au point par deux ouvriers et deux stagiaires, leur rapporta la prime réglementaire de 43 roubles (env. 215 F). Des élèves chargés d'étudier la productivité de l'usine de 1921 à 1970 (donc avec des prévisions statistiques) ont fait une conférence à ce sujet à l'entreprise toute entière et leurs graphiques décorèrent maintenant le hall. Un parainage a été établi entre les brigades scolaires et les brigades de travail et se traduit par des séances de discussion technique, des sorties en commun, des invitations aux manifestations ouvrières (décorations, départ à la retraite, etc.) L'entreprise éduque à sa façon et l'influence qu'elle exerce, aucune école ne peut l'assurer.

(7) Hans Dahlke : *Sozialistische Erziehung bei der Zusammenarbeit von Schule und Betrieb. (Place de l'éducation socialiste, dans la collaboration entre l'école et l'entreprise).*

Makarenko déjà avait souhaité que les pédagogues ne laissent jamais paraître leur intention d'enseigner, de conseiller, attitude qui lasse les jeunes. Lorsqu'il arracha les délinquants à la rue et à l'inaction, il ne leur offrit pas de les rééduquer mais leur dit plus simplement : « *Camarades, aidez-nous, nous construisons une nouvelle usine et avons besoin de gars débrouillards* ».

L'entreprise, par opposition à l'école, est le lieu où l'on est traité en adulte et si pénible qu'en soient le travail et le milieu, les jeunes la préfèrent à l'école.

Pourtant une expérience comme celle d'Elektrik de Léninegrad reste isolée et le gigantisme imposé par la production industrielle, la progressive automation faisant suite au travail parcellaire déjà bien monotone enlèvent à l'éducation dans l'entreprise une partie de sa dramatisation. La peine et la solidarité des hommes se transforment en attention, en soucis de responsabilités. Le milieu s'appauvrit

affectivement. Une enquête touchant 2 353 adolescents d'URSS et de RDA a voulu faire apparaître ce qui pour eux constituait le type humain idéal. 80 à 99% des élèves indiquèrent des hommes politiques, des savants, des héros tirés des livres. Aucun d'eux n'était capable de citer les personnes qui dans son usine s'étaient conduites en ouvrier exemplaire, voire en héros du travail. Nos collègues soviétiques s'en inquiètent : la vie quotidienne ne semble plus nourrir les ambitions de la nouvelle génération, pensent-ils.

Un pareil sondage me paraît discutable si c'est cela qu'on veut prouver. N'est-il pas normal de choisir ses héros dans ses rêves ?

La conclusion qui en a été tirée, par contre, me paraît bénéfique : la formation polytechnique ne saurait se limiter à des ambitions d'habileté technique mais doit s'attacher à la connaissance et à la transformation du milieu humain.

R. UEBERSCHLAG